

Une faim qui agrandit le monde

POUR JEAN-BAPTISTE PARA, POÈTE ET TRADUCTEUR, SI LA LITTÉRATURE INTERVIENT DANS NOS VIES ET JOUE UN RÔLE AU SEIN DE LA CITÉ, ELLE NE PEUT QUE SE SOUSTRAIRE À LA TYRANNIE DES UTILITÉS QUANTIFIABLES.

Bien qu'il assume depuis des années la lourde charge de la direction de la revue littéraire *Europe*, l'un des derniers joyaux du genre (dont les bureaux sont installés dans l'ancien appartement de Lénine dans le XIV^e arrondissement de Paris), Jean-Baptiste Para n'a jamais abandonné son chemin propre. Mû par un véritable militantisme de la pensée, de l'idée, de la création, ce travailleur inlassable est aussi un traducteur d'écrivains italiens et de poètes russes, un poète et un critique d'art reconnu. Il a pour ses livres reçu le prix Apollinaire (*La Faim des ombres*, Obsidiane, 2006) et les prix Laure-Bataillon, Nelly-Sachs et Étienne-Dolet pour ses nombreuses traductions. Fils modeste d'un quartier riche de Paris, Jean-Baptiste Para a toujours eu à cœur de rendre profuse la littérature qui rend digne le genre humain. Profuse, réparatrice et motivante.

Votre parcours protéiforme de poète, traducteur, chroniqueur et directeur de revue vous a mené à pratiquer des formes de l'activité littéraire très variées. Dans ces différentes situations, que vous a appris la littérature ?

Il n'y avait pas de livres à la maison dans ma première enfance. J'ai cependant su lire assez tôt, en apprenant à déchiffrer les noms des stations du métro parisien. Ma mère faisait des ménages chez des gens aisés tout en gardant une loge dans un immeuble des beaux quartiers. Elle n'avait jamais poussé la porte d'une librairie mais j'imagine qu'elle était fascinée par les rayonnages qu'elle époussetait chez ses employeurs. La présence des livres chez autrui préfigurait-elle l'image d'une vie meilleure, moins rude, celle qu'elle n'avait jamais connue ? Je ne saurais le dire, mais au moment des étrennes, elle prit soudain coutume de ne rien accepter pour elle, préférant recevoir le don de quelques livres pour ses enfants. Je devais avoir 5 ou 6 ans. Depuis ce jour, chaque année au retour de l'hiver, je réservai mes jeudis à des explorations, me rendant seul de la plaine Monceau à la librairie d'un grand magasin du boulevard Haussmann. Je passais des après-midis à regarder, à feuilleter, à établir la brève liste des livres convoités que je recevrais au moment des fêtes. Trois ans plus tard, l'un de mes plus sûrs bonheurs consistant à vadrouiller dans la ville, j'ai découvert l'existence des bibliothèques. Mes parents en ignoraient tout. Je devins familier d'une petite bibliothèque qui se trouvait rue Jacques-Bingen et qui a fermé depuis. À 10 ans, délaissant la salle des enfants où j'avais à peu près tout lu, bandes dessinées, livres de contes et romans pour la jeunesse, je me suis enhardi à franchir la frontière et à m'infiltrer dans le secteur des adultes. C'est là que

j'ai aperçu pour la première fois, parmi d'autres périodiques, le numéro du mois de la revue *Europe*. J'étais loin d'imaginer que mes pas me conduiraient un jour jusqu'au siège de sa rédaction... En revanche, j'avais déjà une intuitive conscience d'un certain nombre de choses dont les prolétaires étaient démunis. De ce manque, les livres faisaient partie. Lisant des ouvrages de toute sorte, je ne pensais pas au premier chef à ce que j'en apprenais, j'assouvissais une faim. Or la nourriture que m'apportaient les livres avait cette vertu assez prodigieuse d'accroître la faim. Plus précisément, cette faim s'élargissait comme un horizon. Elle agrandissait le monde, elle ouvrait des immensités dans le temps. C'est peut-être la première chose que j'ai apprise des livres.

Un autre enseignement vint plus tard. Je pourrais aujourd'hui le formuler ainsi : il faut des livres pour déconstruire les mensonges que d'autres livres propagent. J'en donnerai un exemple qui m'a marqué à vif. Lors de ma dernière année d'école primaire – nous étions en 1967, censément après la décolonisation –, j'ai reçu en récompense un vieux livre de prix qui dormait sans doute depuis des années dans une armoire au fond de la classe : *Notre épopée coloniale*. Je me souviens y avoir lu le récit de la prise de la smala d'Abdelkader par le duc d'Aumale. L'histoire se fardait des pompeuses couleurs de la légende, mais rien n'y était dit, par exemple, du saccage de la bibliothèque de l'émir par les envahisseurs français. Il me fallut d'autres livres, plus tard, pour le savoir. Des écrits spirituels d'Abdelkader, j'ai gardé pour toujours ce talisman : « *Le lever du soleil rend les preuves inutiles* ». Autour de mes 20 ans, je me suis rendu en pèlerinage au château d'Amboise où Abdelkader avait été emprisonné. Une autre raison m'y menait : les pistolets du duel où mourut Pouchkine en 1837 y étaient conservés. Je vénérerais Pouchkine et excrais son assassin, le baron d'Anthès, ce gras monument de médiocrité que Napoléon III envoya par la suite siéger au Sénat. Peut-être la littérature a-t-elle aussi l'intarissable vertu de nous permettre de vivre sans séparer en nous ces deux sœurs, la tendresse humaine et la braise de la révolte.

« Cette négation de l'iniquité, n'est-ce pas ce que porte en elle la littérature depuis l'aube des temps ? »



Il y aurait encore tant de choses à dire et je me contenterai d'une dernière remarque. « *L'homme qui épouse son époque doit s'attendre à devenir rapidement veuf* », observait Joseph Brodsky. Ce que j'ai appris grâce à la littérature, et beaucoup grâce aux poètes, c'est que l'homme n'est pas seulement contemporain de son époque, mais qu'il est contemporain de la nuit des temps. Nous lisons les auteurs de notre siècle, nous lisons aussi Virgile, Lucrèce, Dante et bien d'autres. L'époque où il nous est donné de vivre n'assiège pas tout l'empan de notre regard. Par les livres, nous avons chance d'éprouver le rythme profond où s'épousent le vif de l'instant nouveau et la fraîcheur de l'archaïque. De surcroît, contre l'entropie du langage réduit à sa fonction de communication, la littérature, et au premier chef la poésie, nous rappelle que notre être n'a pas tout entier son siège dans l'entendement immédiat. La durée d'intérêt d'une œuvre tient aussi à ce qu'il y a en elle d'inexplicable, ou à tout le moins d'inépuisable. « *Dans les bras du ravisseur, il y a toujours de l'imprenable* », disait Denys d'Halicarnasse. Bien souvent, c'est notre vie même qui développe le sens d'un poème – comme, hier encore, dans la chambre noire, on développait le négatif d'une photographie. On pourrait d'ailleurs inverser la proposition : c'est le poème qui développe notre vie, et qui la transforme. Si les œuvres d'art et la littérature ne changeaient rien en nous, n'opéraient aucun déplacement, aucune impondérable transmutation, si même elles n'éveillaient au fond de nous aucun espoir de transformation, si nous ne les sentions pas riches d'énergies contraires, à la résignation, en ferions-nous vraiment cas ?

Au fond, cet art littéraire, à quoi vous paraît-il le plus utile ?

Sans rétractation ni palinodie, je prendrai le risque d'un apparent paradoxe et plaiderai cette fois pour l'inutile. Votre question m'incite en fait à emboîter le pas au grand assyriologue Jean Bottero à qui l'on doit, outre ses travaux remarquables, une salutaire « Apologie pour une science inutile ». Il n'y parle pas de litté-

ture, mais *mutatis mutandis*, son combat est aussi le nôtre. Le texte de cette conférence date de 1982 et a été repris dans son livre *Mésopotamie : L'écriture, la raison et les dieux* (Gallimard). Qu'il suffise de le citer un peu longuement : « *Il s'est levé depuis quelque temps dans nos pays un terrible ouragan de subversion qui cherche, sans le dire, à écarter tout ce que nous mettons en avant de désintéressé, d'accueillant et d'ouvert au monde, aux choses et aux autres, d'appliqué à nous dilater l'esprit et le cœur, pour le remplacer par l'unique motivation, brutale, arithmétique et inhumaine, du profit : seul doit compter, seul doit être considéré et préservé, dorénavant, ce qui rapporte. (...) La véritable connaissance idéale ne sera plus que celle des taux d'intérêt et des lois de la finance ; et les seules sciences à encourager, celles qui nous apprennent à exploiter la terre et les hommes. À part quoi tout est inutile. (...) Oui, l'Université des sciences, comme telle, est inutile – au profit ! Oui, la philosophie est inutile ; l'anthropologie est inutile ; l'archéologie, la philologie et l'histoire sont inutiles ; l'orientalisme et l'assyriologie sont inutiles, complètement inutiles ! Voilà pour quoi nous y tenons tant ! »*

Peut-on imaginer de donner à la littérature un effet plus grand, une puissance plus grande ?

On connaît la réponse qu'apportent à cette question les idéologues du néolibéralisme, elle figure dans un audit sur l'édition conduit naguère par une société de conseil : il suffit de transformer les auteurs en marques. On imagine quel type de littérature sera alors promu. Il existe toute une série d'expériences et d'initiatives prises pour favoriser la lecture auprès de différents publics. Il ne faut pas les minimiser, mais au contraire les soutenir et les encourager. Au regard de l'état actuel de la société, et compte tenu de ce qui serait désirable, ces solutions peuvent sans doute sembler cosmétiques. Je crois cependant qu'elles signalent des engagements profonds et qu'elles abritent des semences pour un monde meilleur. Peut-être est-ce une utopie, mais dans une société plus égalitaire, où l'ordre des choses serait transformé, où la loi d'airain du profit ne serait plus qu'un mauvais souvenir, où les ci-devant premiers de cordée feraient des scoubidoues avec leurs cordes, il se pourrait qu'on ne s'enquière plus en premier lieu du métier que vous exercez, et par là même de votre statut social, mais du dernier livre que vous aurez lu. Oui, peut-être est-ce une utopie, mais Baudelaire n'a-t-il pas parlé du « *divin caractère utopique de la poésie* » ? Et il ajoutait : « *Elle contredit sans cesse le fait, à peine de ne plus être. Dans le cachot, elle se fait révolte ; à la fenêtre de l'hôpital elle est ardente espérance de guérison ; dans la mansarde déchirée et malpropre, elle se pare comme une fée du luxe et de l'élégance ; non seulement elle constate, mais elle répare. Partout elle se fait négation de l'iniquité.* »

Cette négation de l'iniquité, cette réparation, n'est-ce pas ce que porte en elle, par des voies diverses, la littérature depuis l'aube des temps ? Et la course des siècles n'en estompe pas la résonance. Nausicaa est notre contemporaine, elle qui dans l'*Odyssee* ne s'effraie pas de la vision d'Ulysse échoué sur le rivage après le naufrage de son navire. À cet homme nu et affamé, repoussant de saleté, la jeune princesse offre l'hospitalité. En partageant de tels textes, aujourd'hui, nous nous exposons à leur puissance pour nous orienter dans notre présent.

Propos recueillis par Éric Dussert